

YAN LESPOUX PRESQU'ÎLES

"Une étude de caractères tendre et

cruelle, admirablement maîtrisée."

LE MONDE



Presqu'îles

YAN LESPOUX

Presqu'îles

NOUVELLES

Préface
de Hervé le Corre



L'édition originale de ce livre a été publiée
avec le soutien financier de la région Nouvelle-Aquitaine

© Agullo Éditions, 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PRÉFACE

Il y a des pays qu'on ne voit pas. Non qu'ils soient invisibles, tapis au fond d'une vallée inaccessible, au cœur d'un désert, ou perdus dans les limbes d'une quelconque magie mythologique, comme une Atlantide, ou la cité d'Ys, par exemple. Non. De vrais pays, de terre et d'hommes. Des êtres humains vivent là, qui ont l'eau courante et l'électricité depuis pas mal de temps. Le téléphone, Internet. C'est vous dire.

Il y a des pays qu'on ne voit pas parce qu'on ne les regarde pas.

Le Médoc, tiens. Mondialement connu pour ses vins. Grands crus classés. Châteaux prestigieux aux chais signés désormais par de coûteux architectes. On y brasse beaucoup d'argent. On y tourne des films de fiction, des reportages. Collections de clichés. Vignes bien peignées, façades cossues. On égrène les noms des appellations célèbres : pauillac, saint-julien, margaux,

saint-estèphe, etc. En tournant un peu la tête, on voit l'estuaire, immense, puissant.

Voilà pour ce Médoc-là, cette vitrine flatteuse, ce décor pour téléfilms. Un Médoc qu'il faut faire l'effort de lire entre les vignes, si l'on peut dire, pour le voir vraiment. Mais c'est une autre histoire.

L'autre Médoc, c'est le landais. Celui que les vacanciers traversent – sans le voir, donc – pour aller vers les plages, y poser la caravane ou le camping-car, y planter leur guitoune, se baigner dans les lacs ou l'océan.

C'est dans ce Médoc-là que Yan Lespoux enracine ses textes. Un Médoc de forêts de pins, de lacs, de pistes cahoteuses, de chasseurs, de chevreuils, de champignons. Où l'on s'observe, se hait, s'ennuie, se tue. Où l'on s'aime, aussi. Où l'on conçoit quelques rêves d'ailleurs. D'où l'on voudrait s'échapper. Un Médoc de l'hiver, du brouillard, de la pluie, gris, barré de troncs noirs. Un Médoc océanique. L'océan qui gronde et tape. Sa rumeur dans le vent d'ouest.

Un Médoc qui vous prend à la gorge ou vous serre le cœur.

Il fallait un écrivain pour dire cela. Pour regarder et voir et montrer ce pays invisible, ces gens de peu, ces vies minuscules, ces drames silencieux, ces tragédies souvent muettes, ces combats dérisoires, ces escapades foireuses, bouffonnes.

Et, toujours, ces solitudes. Les voilà, ces *Presqu'îles*.

Yan Lespoux navigue parmi cet archipel dont il relie entre elles les terres émergées par ces isthmes que seuls les récits, la précision fraternelle du regard, la patience de l'écriture sont capables de révéler.

On les suit tous à hauteur d'hommes. On chausse souvent des bottes en caoutchouc, on enfle un vieux pull, un ciré et nous voilà accompagnant un vieil Espagnol qui va se perdre dans l'épave du *Cantabria*, bateau plein de pauvres diables fuyant la guerre civile, qui fit naufrage en 1937. Ou cette mémé qui pour rien au monde, fût-ce sa propre vie, ne dira son coin à cèpes. Il est des secrets qu'on garde à jamais. Ou des prises de chasse, comme ce jeune garçon qui refuse de partager avec les autres chasseurs le chevreuil qu'il a tué. On pourra s'étonner mais il est, pour exister mieux, pour vivre un peu plus intensément, des choses apparemment dérisoires auxquelles on s'accroche. Pour surnager, prendre un peu d'air.

D'autres ne surnagent pas, et se noient. Yan Lespoux sait que les landes médoquines (ou médocaines...) furent gagnées sur les marécages au XIX^e siècle par la plantation des forêts de pins et que ce pays, entre estuaire et océan, est un pays d'eau. L'eau est partout. Pluie, mer, fossés inondés, mares reformées après que la tempête eut abattu des milliers d'hectares d'arbres. Alors on patauge, on se noie. On attend le premier noyé de la saison, parfois un Bordelais (c'est une sorte de Parisien sans l'accent : ici, l'étranger a

du mal à s'implanter) qui aura fait le malin. Une autre fois, un chien... victime de l'arrogance de son maître.

Allez dans les bois. N'oubliez pas vos bottes, on ne le répétera pas. Enjambez les fossés, les troncs abattus. Suivez des chemins à peine carrossables, laissez votre voiture avant qu'elle ne s'enlise et vous comprendrez. Ce moment superbe où un pochétron s'effondre de honte devant la beauté hautaine d'un cerf qui ne lui accorde pas un regard. Cette course-poursuite entre un planteur de cannabis et les deux zigotos qui sont venus moissonner sa parcelle. Cet incendie dantesque causé par une vengeance (car si l'eau est piégeuse, le feu menace la forêt).

On pourrait passer en revue toutes les histoires de ce recueil tant elles collent à la mémoire, comme la résine aux doigts avec cette odeur forte. Yan Lespoux écrit sans lyrisme, sans pathos, au plus près de son sujet. Pas d'envolées, pas de culte poétique de la nature, par exemple. Au contraire : c'est dans la monotonie fatale des paysages, dans la pesanteur de leurs jours, que les hommes touchent parfois à la grâce, pour paraphraser la philosophe Simone Weil. C'est là le tour de force de cette écriture qui, dans l'évocation des hivers, du mauvais temps, fait penser au grand Bernard Manciet (immense poète qu'on a un peu vite enterré dans la catégorie « gascon ») dans son recueil *Un ivèrn*¹. Le même

1. *Un Hiver*, éditions Ulteïa, 1990.

givre, le même silence de la forêt et des hommes. La même présence grondante de l'océan, par-delà les dunes.

D'autres auteurs peuvent être convoqués pour établir des cousinages ; des Américains, surtout, qui savent eux aussi installer leurs histoires dans des coins ignorés du lecteur ; dans le Mississippi pour Larry Brown, au cœur des Appalaches pour Daniel Woodrell ou Chris Offutt, sans qu'on parle jamais de régionalisme à leur sujet (de même qu'on ne le dit jamais des contes normands de Maupassant). Leurs ciels sont vastes comme ceux de Yan Lespoux. Leurs forêts sont des endroits parfois maudits ou des refuges terribles, tout comme dans les nouvelles de ce recueil. Et les passions qui accablent et déchirent les personnages, amour, haine, jalousie, solitude, envies de meurtre, sont les mêmes : universelles, elles poussent les hommes au pire ou les élèvent malgré eux au-dessus de ce qu'ils ne pensaient jamais atteindre.

Lisez ces nouvelles et vous verrez. Vous apercevrez sans doute, bien caché par une belle pudeur, un enfant qui passe parmi ces hommes rugueux. Un enfant avec un couteau qui hésite au seuil de son âge à devenir adulte. Et un homme qui ne pleure pas lors d'un enterrement et garde ses larmes pour les mêler aux embruns dans un final bouleversant.

Tiens, un écrivain !

Hervé Le Corre

Que fais-tu dans ta demeure des confins de la terre,

*Cultivant à grands frais cette aride poussière,
Ce sable que la mer rejette de son sein ?*

AUSONE à son ami THÉON, IV^e siècle, in *Ausonius D.-M., Œuvres en vers et en prose*, trad. M. Jasinski, Paris, Garnier frères, 1934.

[...] ils étoient plus barbares et inhumains que les plus grands Tartares.

Claude MASSE, ingénieur-géographe, à propos des Médoquins, *Mémoire de 1732*.

Je souffre dès la rive opposée, de voir nos valeurs transformées. La résistance y passe pour de l'arriération, le respect pour de la flatterie, les vertus pour des naïvetés. Ailleurs, j'emporte un Médoc intérieur qui se languit du vrai.

Éric HOLDER, *De loin on dirait une île*, Le Dilettante, 2008.

Le Bordelais

« Toi, ta gueule. De toute façon, t'es bordelais. » Celle-là, il l'entend souvent, le Bordelais. En fait, il habite au village depuis des décennies, mais il a grandi à Bordeaux et ses parents avaient une maison ici. Il se considère comme un vrai mec d'ici : il a ses coins à cèpes, il chasse, il pêche, il a un 4 × 4 et c'est pas le dernier pour l'apéro. Il aime bien donner son avis sur tout, mais en général personne ne le lui demande et la conversation est régulièrement interrompue par un : « Toi, t'es pas d'ici, on n'a pas besoin de l'avis d'un Bordelais. » Ça l'agace, alors il fait comme s'il avait pas entendu.

Mais il y a aussi les soirs où l'apéro chez l'un ou chez l'autre s'allonge. Dans ces moments-là, il a vraiment envie de donner son avis. Mais ça ne manque pas : « Toi, ta gueule. De toute façon, t'es bordelais ». Parfois, il y a autour de la bouteille de jaune ou de whisky un autre type venu d'ailleurs. Des fois, même, c'est un autre

Bordelais. Et même, encore mieux, il arrive que ce soit un Bordelais d'un autre village. Alors là, il ne réfléchit même plus, le Bordelais, quand l'autre commence à parler, il le coupe : « Toi, ta gueule. De toute façon, t'es bordelais. » L'autre, eh bien ça l'agace.

Selon l'heure, il peut arriver que les esprits des deux Bordelais s'échauffent. Alors, ils sortent, s'empoignent, et l'un d'entre eux sort son couteau – un Opinel mais bien coupant – pour menacer l'autre qui, du coup, sort aussi son couteau – un Laguiole, mais les autres, parfois, lui disent que c'est un faux, un truc fabriqué au Pakistan, et ça l'énerve, même s'il fait semblant de rigoler. Alors, le maître des lieux attrape son fusil et dit à ces deux-là d'arrêter leurs conneries ou d'aller les faire ailleurs ; que c'est vrai, quoi, c'est complètement con de se battre parce qu'on se traite de Bordelais, même si c'est vrai que lui non plus n'aimerait pas qu'on lui dise ce genre de trucs.

Les deux Bordelais remballent leurs couteaux. Au fond ils sont contents. Si on les a menacés de leur mettre un coup de fusil, c'est bien parce qu'on les considère un peu comme des copains du coin. Pas comme tous ces Bordelais qui s'installent là, dans des lotissements sur des terrains vendus par la commune, qui bossent à Bordeaux, ne rentrent que tard le soir, ne mettent jamais les pieds dans un commerce du patelin et sac-cagent les coins de cèpes tous les dimanches entre septembre et octobre.

Ils sentent bien qu'ils sont allés un peu trop loin, une fois encore. Ils rentrent chez eux plutôt que de reprendre un Ricard ou un Label 5. Ceux qui restent pour prolonger l'apéro ou manger (« J'ai fait du pot-au-feu au moins pour dix, et j'ai du pâté de chevreuil ») les regardent s'éloigner et il y en a un qui dit : « Ils sont cons quand même, ces deux-là. C'est toujours pareil, avec les Bordelais, ils ont toujours besoin de parler quand il faut pas. »

LES RÈGLES (1)

La Loi de l'Ouest

Il y avait ce voisin qui, quelques fois par an, s'arrêtait à la maison parce qu'il était trop ivre pour pédaler jusque chez lui. Il n'avait jamais eu le permis de conduire, ce qui lui avait évité l'humiliation de le perdre, et son vélo était son plus fidèle ami. On était habitués à sa silhouette, on le voyait passer, assis bien droit sur sa selle, bleu de travail et béret basque, tenant solidement le cap le long de la route qui l'amenait de chez lui au village et retour. Sauf les soirs, donc, où il se trouvait dans l'impossibilité de synchroniser jambes, bras et yeux et n'arrivait plus à retrouver sa maison perdue au milieu des pins.

Ces soirs-là, il faisait halte chez nous, buvait un petit Ricard – il ne faut pas se laisser abattre – puis mon père et moi les chargions, lui et son vélo, dans la voiture pour les ramener à bon port. Au village, on le connaissait pour sa gentillesse et parce que, longtemps, il avait eu la réputation d'être le meilleur chasseur de canards des

alentours. On en parlait durant le trajet. Il disait comment il installait ses appelants, racontait ses plus beaux souvenirs : une fois, d'un seul coup de fusil, il avait tué quatre biganons et en avait blessé – désailé, comme il disait – trois autres... Puis on le déposait devant chez lui.

Invariablement, il nous proposait d'entrer pour manger une tartine de confiture. C'était son remède à lui contre la gueule de bois du lendemain. Un remède éprouvé par quelque chose comme soixante-dix ans d'expérience puisque, de son propre aveu, il avait commencé à boire à treize ans, quand il avait été embauché comme cantonnier. Depuis lors, réglé comme un métronome, il se prenait deux cuites par jour, une le matin et une le soir, entrecoupées par une sieste. Et de la confiture. Sauf, bien entendu, pendant les années qu'il avait passées en prison.

La prison, il y avait atterri à cause d'un meurtre, et son histoire, on savait qu'il allait nous la raconter aussi assurément qu'il allait nous faire une tartine de confiture.

La scène était bien rodée. Il commençait par ouvrir le tiroir de son buffet pour en tirer un décimètre siglé Gendarmerie nationale. Il l'avait subtilisé aux flics quand ils étaient venus faire les premières constatations. Il avait pensé que ça lui ferait un joli souvenir et, vu le plaisir qu'il prenait à nous le montrer, il avait eu bien raison.

Un soir, donc, deux types lui avaient payé des coups au bistrot. Des gars de passage que personne ne connaissait, un peu louches peut-être,

mais ils remettaient leurs tournées sans rechigner et ça, ça instaure la confiance. À la fermeture, ils lui avaient proposé de le ramener chez lui, dans sa maison dans les bois. Ils l'avaient déposé et, avant même qu'il ait pu leur offrir un peu de confiture, les deux mecs lui avaient dit qu'il avait plutôt intérêt à aller chercher ses économies et à les leur donner s'il voulait finir sa nuit en bonne santé.

Il s'était senti obligé d'obéir. Même ivre, il voyait bien que ces deux-là n'étaient pas là pour rire. Il avait laissé les gonzes l'attendre dans le jardin et était entré dans sa maison. Plutôt que d'aller ouvrir le tiroir du buffet dans lequel reposaient quelques billets qui ne valaient certainement pas beaucoup plus que le décimètre qui viendrait aussi prendre place là quelques heures plus tard, il s'était dirigé vers le râtelier et avait pris son fusil.

Pendant que, notre tartine à la main, nous l'écoutions, la conclusion tombait, laconique : « Et alors, hein, j'en ai tué un et j'ai désailé l'autre ! »

Rencontre

Il marche sur le vieux chemin muletier, une masse dans la main gauche, les piquets en fer et le filet sur l'épaule droite. Les pins ont été éclaircis et la lumière du fin croissant de lune suffit à faire ressortir les deux lignes de sable blanc qui traversent les dunes en direction de l'océan dont on entend le grondement au loin.

Au fur et à mesure qu'il approche du dernier cordon dunaire, les arbres se font plus bas, et il se retrouve à cheminer entre deux masses confuses de pins aux branches enchevêtrées, torturés par les vents marins. Il s'arrête un moment dans le froid de minuit, le temps de reprendre son souffle avant d'entamer la dernière ascension dans le sable sec. Il profite du silence, écoute sa respiration et jouit de sa solitude. Et puis il repart. Les oyats et les immortelles ont remplacé les pins et, concentré sur la brûlure de ses mollets qui tirent et poussent dans le sol

meuble, il voit apparaître la dernière crête de dunes avant l'océan.

La marée sera basse dans moins d'une heure. Sur la plage, un grand plat, un banc de sable, l'attend. Il va y planter ses piquets et y fixer son filet perpendiculairement à la ligne d'horizon. Durant le reste de la nuit la mer recouvrira son installation, et les poissons qui, il l'espère, viendront chasser là fonceront dans le piège. Demain, il reviendra.

L'espace d'un instant, un bruit de moteur se fraye un chemin dans le fracas des vagues qui remonte de la plage. Des éclats de voix aussi, lui semble-t-il. Il tend l'oreille mais n'entend plus rien. Il se demande s'il ne devrait pas rebrousser chemin. Il n'a pas d'autorisation pour poser son filet. Quelques années auparavant, il a fait une demande au bureau des Affaires maritimes. Il a obtenu un papier très officiel. Il a ainsi gagné le droit d'aller tendre son filet en toute légalité. Cette année-là, la seule fois où il est allé pêcher à la mer, ça a été pour une partie de *trainòt*, un filet que l'on tire dans l'eau, la nuit, le long des plats avant de le refermer sur la baine dans laquelle les poissons sont pris au piège. Une pêche interdite. Ce papier des Affaires maritimes, ça lui avait coupé l'envie de pêcher pendant tout l'hiver. Trop légal.

Depuis qu'il n'a plus l'autorisation, il se sent plus libre. Ça lui a vraiment ôté un poids des épaules. D'un autre côté, ça incite aussi à la méfiance. Il ne faudrait pas tomber sur des



13867

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 16 juillet 2023*

Dépôt légal juillet 2023
EAN 9782290393338
OTP L21EPLN003550-600874

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion